

trouver du travail. Si après des mois, il a la chance d'en trouver, il est naturellement obligé de faire 2 fois par jour le chemin de son domicile à son lieu de travail, souvent distant de 50 à 100 km. : grosse dépenses, non seulement de temps, mais d'argent pour l'auto, l'huile, l'essence. Quand l'ouvrier américain a une auto, il en retire fort peu de plaisir et surtout des frais. L'auto n'étant pour lui qu'un moyen de rejoindre son lieu de travail.

« Tu as beau travailler jusqu'à en crever, on te foutra quand même à la porte », disent les ouvriers de ce système, avec un humour sinistre. Le patron dit : « Un ouvrier qui a travaillé chez moi pendant un mois, doit être si exténué, qu'il a besoin de 2 mois de repos. » S'il venait à un ouvrier de 40 à 45 ans, le courage de demander à être embauché, il recevrait peut-être du boos cette réponse : « Comment ! Tu demandes encore du travail ! Qu'as-tu fait de tout l'argent que tu as gagné pendant ta vie ? Sur ce chantier, ne travaillent que des hommes et non des hommes de paille ! Au diable, fous-moi le camp ! »

Aux E.-U., un ouvrier de 45 ans n'a plus grand espoir de trouver une place avec paye complète. Il doit se contenter d'un salaire minime.

Il est vrai que la cadence terrible du travail le vieillit tôt. J'ai connu des ouvriers qui avaient travaillé 10 ans chez Ford, et qui me déclarèrent personnellement que leur corps et leurs nerfs étaient ruinés, à tel point, qu'ils ne pourraient plus jamais accomplir une journée de travail complète. Ces ouvriers avaient de 30 à 35 ans.

Le patron américain veut des ouvriers aussi jeunes que possible, âgés de 20 à 35 ans : il faut surtout que ceux-ci aient la bonne mentalité, ne se mettent jamais en grève, travaillent toujours plus encore que leurs camarades, et aussi conservent l'espoir de devenir riches un jour, s'ils travaillent bien. Cette dernière condition est particulièrement importante ; de tels idiots, le patron fait tout ce qu'il veut.

On les trouve sur la plupart des chantiers, et on les appelle des Américains 100 %. Quand l'ouvrier européen compare son salaire à celui de son camarade américain, il vient à cette conclusion que les ouvriers américains sont plus heureux que nous.

Si on vérifie cette conclusion en Amérique, en tenant compte des prix et du cours des changes, on trouve que l'ouvrier européen a pour moitié raison. Et pourtant, on ne peut observer que l'ouvrier américain vive mieux que l'euro-péen — sans parler des ouvriers américains ambulants : si on prend ceux-ci en considération, l'ouvrier américain vit en moyenne plus mal.

On ne constate pas non plus de luxe dans l'habillement ou le mobilier. Au contraire, il a toujours existé en Amérique au moins 1 million de familles ouvrières habitant en chambres meublées, parce qu'elles ne pouvaient réunir l'argent nécessaire à l'achat de meubles.

Nous voici devant le problème le plus lourd de la vie de l'ouvrier américain : le chômage périodique, qui n'a rien à voir avec les congédiations sans délai ci-dessus mentionnées...

Il y a 25 ans déjà, la moitié des ouvriers américains devaient compter chaque année avec un chômage de 3 à 6 mois. On n'avait plus du tout l'habitude de compter avec un travail régulier ; le travail cessait peu à peu à partir du mois d'octobre et recommençait en mars.

Mais beaucoup ne trouvaient pas de travail du tout pendant l'année entière ; avant la guerre, ils étaient un demi million ; après la guerre et jusqu'à la crise actuelle, de un à trois millions.

POUR ECHAPPER AU CHOMAGE

Par tous les moyens, l'ouvrier cherche à échapper au chômage. Il se fait membre de toutes espèces de sociétés, unions fraternelles et églises, pour obtenir de l'employeur, par leur influence, qu'il ne le congédie pas. S'il est syndiqué, il va trouver le bonze de son syndicat et essaye de passer avec lui un contrat. Il cède régulièrement au bonze une partie de son salaire, que celui-ci partage à son tour avec le patron de l'ouvrier en question ; ou bien l'ouvrier fait cette affaire avec le patron lui-même, parce que le patron récupère ainsi une somme plus grande et a intérêt à employer l'ouvrier de façon constante. La plus grande angoisse de l'ouvrier est de vieillir, car alors,

la congédiation le menace à coup sûr un jour, eût-il travaillé 20 ans dans une même place. Dans ces cas-là, il cherche souvent à se donner un air vigoureux. J'ai connu des ouvriers qui se teignaient leurs cheveux gris en blond ou en brun.

Celui qui, aux E.-U., fréquente des familles dans les masses, entend souvent une conversation de ce genre : « Mon père est à New-York, ma sœur au Texas, mon frère en Californie et moi j'ai l'intention d'aller au Kansas, parce que j'espère que là-bas la situation est meilleure qu'ici dans l'Etat de Floride ; ici, on n'arrive toute sa vie à rien. Il est vrai que ça me coûte tout mon argent, si je transporte mon outillage de farmer là-bas, car il y a plus de 2.000 km. d'ici au Kansas. Mais, la Société des Terrains de Topeka Kansas a beaucoup de bons terrains à vendre à bon marché ; on peut avoir là-bas du terrain qui rapporte le double de celui d'ici. Bien entendu, il faut le défricher, mais cela va vite. J'ai reçu de la Société un prospectus avec de belles illustrations, où tout cela est décrit. »

Ou bien : « J'en ai marre de trimer comme mécanicien dans ce maudit Etat de Washington ; je n'ai jamais pu obtenir une place convenable quoique je sois un bon ouvrier. J'ai eu enfin une



L'ECONOMIE DIRIGEE

(Huybrecht.)

chance : l'agence de placement extra-rapide m'a procuré, ainsi qu'à 4 autres camarades, une place à 6 dollars par jour à la fabrique de poudre Du Pont à Washington, dans l'Etat de Delaware. Il est vrai que c'est à 6.000 km. d'ici et, aucun de nous n'a assez d'argent pour payer le trajet en chemin de fer. On va mettre notre argent ensemble et acheter une vieille auto. Ainsi le trajet nous revient moins cher, et il nous reste encore assez d'argent pour acheter l'huile et l'essence en route. »

Nous nous trouvons ici en face du système le plus infâme et le plus raffiné qui soit. Le capitaliste ne peut l'appliquer que parce que la masse croit encore trop dans la société bourgeoise, et parce que trop peu d'Américains connaissent la situation de leur propre pays.

Le farmer qui voulut tenter sa chance à Kansas, devint « tramp ». Le mécanicien et son camarade furent mis en prison pour vagabondage. Quand le farmer arriva à Kansas, il dut constater à sa grande frayeur que la terre qu'il avait achetée n'était rien d'autre que le territoire déboisé d'une grande entreprise de bois. Il aurait pu passer toute sa vie à arracher les souches larges d'un mètre qui le couvraient. Après s'y être appliqué de son mieux avec l'énergie du désespoir pendant un certain temps, il renonça à la lutte inutile, chargea sa famille sur une vieille auto et devint tramp. Quand le mécanicien et son camarade eurent atteint le pays de leurs espoirs, ils virent qu'il y avait une grève, et parce qu'ils ne voulurent pas être briseurs de grève et voyageaient sans argent, ils furent emprisonnés pour vagabondage.

Le capitalisme a pour système de chasser les masses d'un bout du pays à l'autre, leur bourrant le crâne de l'espoir de trouver

mieux ailleurs, dans un autre état. Mais celui-ci se trouve le plus souvent à une distance de 3.000 à 5.000 km. Je parle ici de la population sédentaire des E.-U., non des ouvriers ambulants.

Le capitalisme poursuit ainsi une double fin : d'abord, une politique d'exploitation, puis, une politique d'abêtissement. On veut persuader de cette manière les masses qu'elles n'ont qu'à changer de résidence aux E.-U., si elles désirent améliorer leur condition sociale. On veut les détourner ainsi de toute idée révolutionnaire.

Des spéculateurs de terrains participent le plus souvent à l'exploitation, quand il s'agit des farmers ; s'agit-il de tromper les ouvriers, ce sont les entrepreneurs. Les sociétés de chemin de fer gagnent à tout coup, car un voyage d'un bout du pays à l'autre, coûte environ 100 dollars par personne.

La propagande pour cette politique d'abêtissement et d'exploitation est faite par des revues bien imprimées qu'on envoie aux futures victimes, et où le bonheur futur est décrit et présenté par l'image.

Une masse de gens se laissent ainsi duper tous les jours. Au moins, la moitié des habitants des E.-U. a déjà fait 1 à 4 voyages de 1.000 à 5.000 km. pour tenter sa chance. Une grande partie des masses en est transformée en demi-nomades ; d'ailleurs peu importe à l'ouvrier ou au farmer de quitter son pays pour toujours, s'il pense qu'il peut vivre dans de meilleures conditions ailleurs. Naturellement, les familles sont désunies ainsi. Et quand ces chercheurs de chance arrivent à leur nouvelle résidence, ils ont ordinairement les surprises les plus singulières. Mais ils ne peuvent plus revenir en arrière, car l'argent leur manque. Le plus souvent, il en est ainsi : on ne leur a pas menti, mais on a passé sous silence un certain nombre de faits. Vu les grandes distances, l'ouvrier et le paysan ne peuvent aller eux-mêmes auparavant jusqu'à leur nouveau domicile et se rendre compte des circonstances. Ils sont obligés de tenter leur chance.

L'ouvrier qui a perdu son travail a plusieurs moyens d'en trouver de nouveau. Il peut l'essayer par l'intermédiaire de sociétés, de syndicats, d'amis ou par la corruption d'un contremaître ce qui se pratique couramment. Puis il peut encore s'adresser aux grandes entreprises elles-mêmes. Prenons comme exemple l'embauche des ouvriers chez Ford. On arrive dans une grande salle remplie d'ouvriers de tous les métiers ; on a l'impression d'un marché aux bestiaux. En un jour, 2.000 ouvriers environ demandent du travail, chacun a le secret espoir d'être peut-être

accepté. A peine si une parole est prononcée. Car on ne DEMANDE pas de travail : on est apprécié comme une bête par un homme qui ne dit mot. Tous les candidats doivent passer auprès d'une barrière derrière laquelle se tient un homme qui observe d'un œil aigu et en silence les ouvriers passant lentement à côté de lui. Aussitôt que l'ouvrier a passé près de la barrière, si l'homme ne lui a pas fait signe, il sait qu'il n'aura pas de travail. On accepte seuls des ouvriers de 20 à 35 ans, qui ont l'air intelligent et sont ouvriers d'industrie. Parmi eux, l'homme derrière la barrière en choisit quelques-uns et leur fait signe du doigt, ils sont autorisés à s'approcher et on leur pose quelques questions. Si les réponses sont satisfaisantes, on les fait se ranger de côté ; mais ils ne sont pas encore embauchés. C'est une commission qui décide ultérieurement de l'embauchage, après un examen portant sur leur savoir et leur tendance politique. Les éléments radicaux ne sont pas acceptés. Une fois toutes ces épreuves passées avec succès, on les embauche à l'essai, avec un salaire inférieur à celui des autres ouvriers. On leur laisse deux mois pour apprendre à travailler aussi vite qu'on l'exige des ouvriers de Ford. S'ils n'y parviennent pas, on les renvoie. On peut aussi trouver du travail par l'intermédiaire des agences de placements qui prennent un à trois dollars pour procurer une place. Avec ces bandits-là, il faut être prudent ; le travail qu'ils procurent est toujours mauvais. Parfois, ce sont des agences de briseurs de grève. Souvent ils ont un contrat avec le boos de l'usine : l'agent et le boos se partagent l'argent que l'ouvrier paye à l'agent pour se placer. Le boos laisse l'ouvrier travailler pendant un jour et le met ensuite à la porte ; mais non pas seul — avec vingt autres ouvriers. De cette façon, l'agent dispose toujours de places libres dans cette usine, ce qui lui permet, ainsi qu'au boos, de vivre dans l'aisance. Les ouvriers appellent ces agents des requins, à cause de leurs traits de caractères spécifiques.

(A suivre.)

W. WAGNER.

Camarades, abonnez-vous

Votre abonnement nous est nécessaire pour assurer le développement de notre revue. Vous nous permettrez ainsi de paraître bi-mensuellement.

SAMEDI 27 JANVIER, à 20 H. 45

à la Salle Adyar (square Rapp)

(Métro Alma-Marceau et Ecole Militaire)

Les « Amis de MASSES » organisent leur

3^e SOIRÉE CINÉMATOGRAPHIQUE

Notre camarade Cello fera une causerie

LE CRIME, PRODUIT DE LA SOCIÉTÉ

Projection de

CITY-STREETS (Les Carrefours de la Ville)

et JE SUIS UN ÉVADÉ

avec Paul MUNI

Entrées : 5, 6 et 7 francs

En raison de l'importance du programme, la séance commencera à 20 h. 45 précises.